

Un Juste tiré de l'oubli

2 janvier > ROMAN France

Les confessions du consul du Portugal à Bordeaux, sauveur de près de 50 000 réfugiés.

Venu à la littérature avec *Le chien d'Ulysse* (Gallimard, 2001), **Salim Bachi** poursuit depuis une œuvre originale et de qualité, dont l'une des particularités est de prêcher, sans théorie aucune, pour le dialogue entre les cultures, la fraternité, notamment autour de la Méditerranée. Son huitième roman, *Le consul*, en est un nouvel exemple. Un livre pétri d'humanité, à la fois émouvant et positif, porté par un vrai souffle et un style superbe.

Salim Bachi donne, à la première personne, la parole à son héros, Aristides de Sousa Mendes, qui, à la fin de sa vie, se confie à Andrée, son deuxième grand amour et sa seconde épouse. Ils se sont mariés en 1949, après la mort d'Angelina, sa première femme, à qui il culpabilisait d'avoir infligé sa double vie. Ils ont eu quatorze enfants ! Mais les sentiments ne se commandent pas, même quand on est un Portugais royaliste et catholique – au point, près de la mort, de revêtir la robe de bure des Franciscains.

Dans le civil, Aristides était diplomate, consul général du Portugal à Bordeaux au moment où



Salim Bachi

éclate la guerre. Pour lui comme pour bien des Européens, c'est un monde qui s'effondre, avec toutes ses valeurs chrétiennes. Dans son pays, le dictateur Salazar, au pouvoir depuis 1932 et allié objectif des autres régimes fascistes (notamment celui de Franco, qu'il a soutenu durant la guerre civile), affiche une neutralité de façade et ordonne à ses diplomates de respecter une circularité, laquelle régleme strictement la délivrance des visas pour le Portugal, port d'embarquement vers les Etats-Unis. Aristides n'aimait pas Salazar, « ce démon » qui avait déjà tourmenté son jumeau César, diplomate également et ancien ministre. Mais, surtout, en son âme et conscience, il ne pouvait laisser menacés

de mort les dizaines de milliers de réfugiés, dont plus de 10 000 Juifs, venus frapper à sa porte. Alors, jusqu'à ce qu'il soit rappelé par Salazar, destitué, mis en accusation puis à la retraite anticipée sans solde – il est mort dans la solitude et la misère, sa nombreuse famille dispersée –, M. le Consul a délivré des visas à tour de bras. On les estime entre 30 000 et 50 000. Son œuvre salutaire s'est interrompue après dénonciation venue... des Anglais et enquête administrative. Il a dû se soumettre, mais ne s'est jamais remis de ce qu'il avait vécu.

Aujourd'hui brillamment romancée, cette histoire authentique méritait d'être rappelée et le nom d'Aristides de Sousa Mendes, un Juste, tiré de l'oubli, surtout à un moment où l'on commémore le souvenir de deux guerres mondiales et où la paix n'a jamais été aussi menacée par les intégrismes, les totalitarismes, les crimes contre l'humanité. **J.-C. P.**



SALIM BACHI

Le Consul

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-014788-5



Les affaires de papa

15 janvier > ROMAN Uruguay

Paternité, héritage... une première traduction en français d'un romancier aux multiples casquettes.

Quand on consulte le site de **Pablo Casacuberta**, Uruguayen de 45 ans traduit pour la première fois en français par les éditions Métailié, on se demande quelles disciplines il n'a pas touchées : peinture, photographie, vidéo – du commercial à l'expérimental – et même musique...

Avec cinq romans à son actif, l'écriture n'est pas non plus pour lui une activité périphérique puisque l'auteur avait été distingué, il y a quelques années déjà, parmi les écrivains latino-américains de moins de 40 ans les plus prometteurs. La lecture de *Scipion*, roman dense, enlevé et très enthousiasmant, montre que cet hommage est largement mérité.

Anibal, le narrateur, 38 ans, a reçu de son père, « le gigantesque professeur Brenner », célèbre historien spécialiste de l'Antiquité, ce prénom de héros, en référence au Carthaginois Hannibal Barca (247-183 av. J.-C.) – celui des éléphants dans les guerres puniques... Hannibal qui a fini « borgne, humilié et seul » après que Scipion, le proconsul romain, a vaincu et soumis Carthage en l'an 202. Pas facile de porter un



Pablo Casacuberta

prénom pareil... Deux ans après la mort de son géniteur dont les biens considérables sont gérés par une fondation, le fils en pleine déchéance – professeur d'histoire, lui aussi, il a quitté l'Université, vivote misérablement dans une pension minable, boit – a accès à un étrange legs. « Dans la penderie de la chambre joutant la bibliothèque, je laisse pour Anibal trois boîtes contenant des éléments que j'ai jugés pertinents pour son développement », a énigmatiquement écrit le père. Entre autres affaires chargées de symboles qui seront malicieusement dévoilées au fur et à mesure du récit, le fils trouve, dissimulée dans l'édition abrégée d'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, la somme de Gibbon qu'il n'a jamais pu lire au-delà des vingt premières pages, d'inédites

dispositions testamentaires, elles-mêmes assorties de conditions très contraignantes. Voilà notre contre-héros précipité malgré lui dans une sorte de jeu de piste que le narrateur interprète d'abord, non sans une excessive et souvent risible paranoïa, comme une ultime manipulation perverse de son père. La poursuite *post mortem* de ce que le fils vit comme une entreprise de lamination systématique subie depuis l'enfance. Pourtant, les dispositions de ce testament empoisonné vont finir par éclairer ce père et la relation filiale sous un jour nouveau, plus ambivalent, plus riche de nuances. Les ruminations intérieures que Casacuberta rend avec un sens aigu de la tragi-comédie viennent nuancer au fil du roman l'amertume des attentes déçues pour livrer des cadeaux différés inattendus. **V. R.**

PABLO CASACUBERTA

Scipion

MÉTAILIÉ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (URUGUAY)

PAR FRANÇOIS GAUDRY

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 264 P.

ISBN : 979-10-226-0145-0

